

Michel FABREGUET et Danièle HENKY (dir.) ; *Les "Héros du retrait" dans les mémoires et les représentations de l'Europe contemporaine*, Paris, L'Harmattan, coll. « International », 2020.

LES "HEROS DU RETRAIT" ET LA POLITIQUE DU FRAGMENT

Cet ouvrage trouve son inspiration dans un article datant de 1989, par Hans Magnus Enzenberger, intitulé « Les héros du retrait : ébauche d'une morale politique de la destitution du pouvoir ». L'essayiste y notait l'émergence, dans le contexte des dictatures du XX^e siècle, de protagonistes très différents des héros traditionnels. Au lieu que leur œuvre ait été couronnée par la victoire et sanctionnée par la reconnaissance de leur peuple, ces héros paradoxaux sont caractérisés par « la renonciation, la réduction et le démontage qui aboutissaient à leur mise à l'écart du pouvoir politique » (p. 9), paraissant enfin « comme des hommes seuls » (p. 10). Cet aspect négatif laisse cependant discerner une qualité positive, puisque Enzenberger se réfère à Clausewitz « qui a défini la retraite militaire comme la plus difficile de toutes les opérations » (p. 11). Dans cet ouvrage, qui allie des études historiques à des lectures littéraires, on note le même mouvement dans les héros de romans de la même époque. Dans les deux domaines, ces héros montrent ce que c'est qu'être humain : ce sont des individus « de l'entre-deux, des personnages sans qualités particulières, des êtres ordinaires mais qui, à un moment donné de leur existence, ont le courage de ne pas agir comme on pourrait l'attendre. » (p. 12). Leur retrait témoigne d'une certaine création : « En se retirant, ils innovent, ils inventent, ouvrent des perspectives nouvelles. »

La première partie du livre étudie ces "héros" dans le cadre des deux Guerres mondiales. Les dessins et aquarelles de Harry Stinton, réalisés dans les tranchées, sont étudiés par Chantal Dhennin-Lalart. Loin de se révolter, l'artiste « emmagasine ce que les discours et les récits ne retiennent pas » (p. 25), montrant le « silence sous toutes ses formes » (p. 33) et des hommes « impuissants face à des ordres irréalisables » (p. 26). On n'y discerne aucun pathos, mais une « absence d'héroïsme au quotidien » (p. 29), et une « apathie résignée », dans le souci de la survie. Ce qui en ressort est néanmoins un dire, qui tranche avec la simple passivité.

À l'occasion, le héros peut se trouver acculé à la mort, après un combat sans espoir. Tel fut le cas, étudié par Michal Hausser Gans, d'Adam Czerniakow, président du Judenrat, dans le ghetto de Varsovie. Sa fonction se fondait sur une ambivalence, ne permettant pas de trancher entre le rôle salubre ou néfaste des Conseils juifs. Les Allemands entretenaient une ambiance d'extrême incertitude concernant le destin des Juifs, « se délect[ant] dans l'indéchiffrable » (p. 53). Czerniakow menait une intense activité de négociation avec les Allemands, mais « ses marges de manœuvre sont infinitésimales » (p. 55). Le suicide représentait alors sa seule issue devant le consentement qu'on lui exigeait à exterminer son propre peuple.

Michel Fabréguet étudie Rommel, un personnage ambigu compte tenu du rôle que jouaient la propagande et son autopromotion dans la création de son image de héros. Sa carrière fut marquée par des retraites militaires où, en en Libye en 1942, il dut céder devant les Britanniques. Par la suite, nommé en Normandie, « il se trouva confronté à l'extrême complexité de la chaîne de commandement » (p. 69) : l'armée se trouvait paralysée, tandis que les Alliés jouissaient d'une suprématie aérienne. Rommel sut évaluer la situation : « [...] la guerre était perdue et il fallait trouver une solution pour mettre fin au combat sur le front occidental. » (p. 73). Il chercha des mesures politiques pour y parvenir, sans s'opposer ouvertement à Hitler, dont il avait compris l'inaptitude à commander.

Le tableau change dans la deuxième partie du livre, qui traite de la sortie des régimes totalitaires. En Hongrie, János Kádár apparaît, dans l'étude de Catherine Horel, comme « un homme révélé par les circonstances » (p. 80). Sa carrière fut mouvementée. Promu en 1948, grâce à László Rajk, il était peut-être impliqué, « volontairement ou non » (p. 85), dans

l'exécution de ce dernier à l'occasion d'une purge dirigée contre les communistes locaux. Puis, ayant fait l'éloge du soulèvement populaire, il passa ensuite du côté de l'intervention militaire des Soviétiques en 1956. Avec la libéralisation progressive commencée en 1962, il demeurait prudent, jusqu'à ce que Gorbatchev le poussât à accélérer le processus. Ayant préparé l'évolution pacifique, il mourut le jour même de la réhabilitation d'Imre Nagy – exécuté en 1958 –, étant admiré par le peuple.

Si un geste héroïque d'Adolfo Suárez fut enregistré dans une photographie – le refus de se coucher quand un terroriste communiste fit irruption dans le parlement en 1981 –, Sophie Baby voit, dans la manière dont il conduisit la transition du franquisme à la démocratie, comme témoignant d'une capacité à chercher le compromis et le consensus, dans une époque de « intense incertitude » (p. 105). Il réussit à négocier l'autodissolution des Cortes franquistes et la fin du parti unique, tout en recyclant les cadres du régime. Il était sans doute « un opportuniste pragmatique et ambitieux » (p. 104) avant de s'enfermer, enfin, dans la solitude du pouvoir, et dans le mépris à l'égard de la vie parlementaire.

Dans l'analyse de Nadine Willmann, Hans Modrow – au gouvernement de la RDA de 1989 à 1990 – dut exécuter ce qui s'apparente à une retraite militaire, dans le passage vers la démocratie. Il visait la démocratisation du socialisme et le maintien de la souveraineté, cherchant aussi à instaurer une « troisième voie » (p. 113) entre le socialisme et une économie de marché. Cependant, l'écart se creusait entre ceux qui voulaient maintenir la RDA, et le peuple, qui aspirait à la réunification. L'intervention de la RFA pesait sur la situation, et l'on jugeait que Modrow tenait à préserver les anciennes structures. Gorbatchev dut laisser enfin à Kohl la charge de la réunification, tandis que Modrow devait constamment céder du terrain, et opérer le démantèlement du régime dont il était issu.

Les personnages de fiction font l'objet de la troisième partie. Jelena Antic étudie un personnage à l'époque de la Terreur, évoqué par Boris Pekic, et qui, chargé d'inscrire le nom des personnes condamnées à la guillotine, mangeait les papiers de certaines, pour leur épargner la mort. Cette action supposée de bienveillance s'accomplit pourtant au prix de la méconnaissance de son propre pouvoir de mort, en sorte que le personnage finit tué par quelqu'un qui refusait d'être sauvé.

D'autres auteurs rêvent la liberté à laquelle aspirent leurs personnages en s'opposant aux cadres rigides imposés par la collectivité. Anne Schneider et Thérèse Willer voient, dans les livres pour enfants par Tomi Ungerer, des héros manifestant des vertus qui ne correspondent pas aux canons traditionnels : des héros libres et insoumis, qui brisent les codes de la société. Danièle Henky montre comment Le Clézio évoque des personnages contrastant avec les conquérants du XIX^e siècle, et qui, rejetant le masque social et « les servitudes de la technique » (p. 159), refusent l'action et s'affirment comme des contemplatifs. En fin de compte, pour Le Clézio, la fuite doit être intérieure plutôt que dans l'espace, s'accomplissant dans une sorte de dissolution du soi.

La quatrième partie traite des personnalités historiques à la manière de héros de fiction. L'apport de Robert Delavignette est étudié par Anthony Mangeon. Cet administrateur des colonies, romancier et auteur de Mémoires, mettait en valeur la figure du “broussard” qui faisait le lien entre les deux mondes, ayant cultivé une connaissance intime des sociétés et des cultures africaines. Il désirait une réforme du système colonial favorable à la justice sociale et au respect des cultures autochtones. Au contraire de cette aspiration, la décolonisation résulta en une nouvelle forme de colonisation, accompagnée d'un anticolonialisme « pour consommation de masse » (p. 191).

Après un régime autoritaire, la Corée du Sud connut la sortie une période de transition sur laquelle présidait Roh Tae-woo. Sébastien Bertrand explique qu'après avoir prêté main-forte à la sanglante répression des étudiants en mai 1980, il céda à toutes les revendications des manifestants, mettant le président en demeure d'accepter ses réformes. Assumant la posture

du dirigeant à l'écoute du peuple en tant que président de 1988 à 1993, Roh parut aussi comme un opportuniste, traître à son camp d'origine. Son image se dégrada à partir de 1989, à cause des collusions avec des grands conglomérats qui avaient nourri l'essor économique. Il s'était révélé incapable d'entretenir la prospérité et de rompre avec le passé.

L'événement inédit de l'abdication du pape Benoît XVI fut motivé par le souci du bien de l'Église. Isacco Turina explique qu'en restant pape émérite, Benoît ne renonçait pas à son engagement à servir l'Église, changeant seulement de fonction. On peut y voir aussi une dénonciation implicite des mœurs dépravées qui régnaient au Vatican. Benoît témoignait aussi d'un changement d'époque. La distance entre le pape et le peuple s'étant réduit, son autorité n'est plus assurée par sa seule fonction : le pape doit se montrer charismatique et se prêter à des mises en scène. En tant que dernier pape attaché à la tradition européenne, Benoît accompagna des mutations profondes.

Ce recueil d'essais adopte une approche ouvertement pluridisciplinaire de la question des héros du retrait. Un tel parti-pris ne se limite pas à un simple mixte, puisqu'il oriente déjà bien d'autres études où un apport conceptuel extérieur permet d'arracher l'objet – littéraire, historique – à son aire du déjà-su pour lui offrir un éclairage inédit. On connaît, par exemple, le recours à divers champs des sciences humaines, pour mieux comprendre des œuvres littéraires.

Dans le cas présent, la rencontre de l'histoire et de la littérature vise à cerner un objet commun autorisé par l'équivoque même contenue dans le mot histoire, terme signalant que l'étude du passé relève de la création de fictions témoignant de la manière dont chacun (re)construit des événements. En effet, quelle que soit la rigueur méthodologique à laquelle on s'astreint, on ne parle jamais qu'à partir de ses préoccupations intimes et actuelles, pour composer une réalité qui a structure de fiction. De même, la littérature – « art d'accommodation des restes¹ », selon les mots de Jacques Lacan – reprend les morceaux épars des événements publics pour en cerner non seulement l'étrangeté au cœur de l'écrivain, mais aussi parfois celle habitant une époque : une dimension qui échappe aux acteurs mêmes des événements. Il en va ainsi, par exemple, pour Dostoïevski, dans *Les Démons*, pour Flaubert dans *L'Éducation sentimentale*.

Dans le cas des "héros du retrait", cet objet commun touche à la manière de faire face à des temps où l'on est privé de la possibilité de composer un récit épique, de marquer son époque par de grands gestes. En effet, ce terme apparaît comme un oxymore, dans la mesure où le mot héros désigne la reconnaissance par ce grand Autre qu'est la collectivité, alors que ceux que ces essais décrivent – intervenant néanmoins sur la scène de la société – ne sauraient inspirer une telle reconnaissance. Le "grand" n'existe plus, si ce n'est sous la forme de forces que personne ne maîtrise, même les "décideurs" ou les calculateurs qui tirent quelques ficelles.

Les figures évoquées ici interviennent souvent dans des périodes où les structures stables tombent en ruines. En ces moments apparaissent les individus sans scrupules décrits par Dostoïevski dans *Les Démons* : « [...] vilains petits personnages. Aux époques troubles, aux époques de transition, ils surgissent toujours et partout². » De cette canaille, il explique : « Elle existe dans toute société, mais n'apparaît à la surface qu'aux époques de transition ; elle ne poursuit aucun but, ne possède pas l'ombre d'une idée ; elle exprime tout simplement l'impatience et la confusion de la société. »

Il existe cependant d'autres personnes qui échappent aux classifications. Comme le précise Enzenberger, « une morale politique qui ne distinguerait qu'entre idoles et scélérats n'est pas à même d'apprécier à sa juste valeur la démarche d'un héros du retrait » (p. 124). Nous nous trouvons ainsi dans un domaine qui, comme celui de l'écriture ou la psychanalyse, se situe en deçà de ces classifications binaires qui, elles, n'ont cours que dans une situation clairement instituée.

Si les exemples étudiés dans ce livre sont éclairants, il semble y manquer souvent un effort pour cerner son objet de manière conceptuelle : certains auteurs se contentent, maladroitement, d'affirmer la conformité de leur exemple avec les énoncés d'Enzenberger. Peut-être pouvons-nous dire que les héros du retrait révèlent la place du sujet divisé, pris entre des événements touchant à la société dans son ensemble, et une part qui les laisse sans guide ou exempla, et où ils n'ont d'autre choix que de miser leur existence. En les circonstances où ils se trouvent, il n'existe pas d'Autre pouvant énoncer ou garantir la conduite à tenir. L'obscurité demeure après leur passage, car cet Autre ne prendra pas nécessairement la forme d'une reconnaissance ou d'une sanction par la postérité, dans regard rétroactif que celle-ci jette sur le passé.

On découvre ainsi que la politique relève d'un domaine qui échappe à l'imaginable : l'on ne peut dire ce que l'on ferait à la place de ceux qui se voient contraints de prendre des décisions dans des circonstances où règne l'incertitude et où personne ne peut agir en pleine connaissance de cause. Comme l'explique Jean-Claude Milner, le parler politique perd de sa superbe en raison de « l'incommensurabilité des êtres parlants à eux-mêmes³ » : « Que l'univers de la science soit illimité, que le marché soit illimité, le parler politique en subit les effets ; de ce fait, là encore, il ne saurait se targuer d'aucune maîtrise. » Ce principe d'illimitation ne laisse ouvert, comme champ d'action, que la dimension du fragmentaire qui échoit à chacun : « Quand il parle politique, le sujet est laissé à lui-même. L'éventuelle justesse de son propos vaut pour un instant. Le démenti le guette incessamment. La discontinuité est son lot⁴. » Chaque citoyen, comme chaque acteur politique, se trouve seul face à quelque chose d'indécidable, une situation à laquelle il doit répondre, sans que quiconque puisse cautionner ses choix : « La politique du fragment requiert une attention flottante, afin de déterminer conjoncture par conjoncture le fragment décisif⁵. » Autant dire aussi que chaque décision sera, par nature, impure et critiquable : l'acteur politique seul pourra répondre de son choix, sans jamais pouvoir se dire maître de soi, de la situation ou, par conséquent, de ce qui le pousse à agir.

Ce recueil d'études nous offre donc une ample matière à notre réflexion, surtout à notre époque marquée par le conformisme, par le règne des experts et la soif d'obéissance. Les "héros du retrait" font sentir ce qui habite chacun comme liberté et comme vivant.

Llewellyn BROWN

¹ Jacques Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, « Champ freudien », 2001, p. 11-20 : « Lituraterre » (p. 11).

² Dostoïevski, *Les Démons (Les Possédés)*, Boris de Schlœzer trad., Paris, Gallimard, « Folio », 2019, p. 668.

³ Jean-Claude Milner, *Clartés de tout : de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao*, entretiens avec Fabian Fajnwaks et Juan Pablo Lucchelli, Lagrasse, Verdier, 2011, p. 177.

⁴ *Idem*, p. 179. Sur la politique du fragment, voir aussi Jean-Claude Milner, *Pour une politique des êtres parlants ; Court traité politique 2*, Lagrasse, Verdier, 2011, p. 76-77.

⁵ *Ibidem*.